

Gilbert Salem

---

À la place du mort

*récit*



*camPoche*

« À la place du mort »,  
Prix des Auditeurs de « La Première » 1997,  
Prix Genève-Montréal 1997,  
a paru en édition originale en 1996  
chez Bernard Campiche Éditeur, à Yvonand

Ce livre a été subventionné par la Fondation suisse  
pour la culture Pro Helvetia dans le cadre de la promotion  
de livres de poche suisses en langue française

« À la place du mort »,  
cent quatre-vingt-unième ouvrage publié  
par Bernard Campiche Éditeur,  
le dix-neuvième de la collection camPoche,  
a été réalisé avec la collaboration de Line Mermoud,  
Huguette Pfander, Daniela Spring et Julie Weidmann  
Couverture et mise en pages: Bernard Campiche  
Photographie de couverture: Philippe Pache  
Photogravure: Bertrand Lauber, Color\*, Prilly,  
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly  
Impression et reliure: Imprimerie Clausen & Bosse, Leck  
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 2-88241-181-2  
Tous droits réservés  
© 2006 Bernard Campiche Éditeur  
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe  
[www.campiche.ch](http://www.campiche.ch)

*À Bernard Campiche*

*Un cimetière ne nous attriste que  
parce qu'il est le seul endroit du monde  
où nous ne retrouvons pas nos morts.  
Partout ailleurs, nous les portons avec  
nous. Il suffit de fermer les yeux pour  
sentir ce souffle contre notre cou et, sur  
notre épaule, cette main fidèle.*

FRANÇOIS MAURIAC

## PRÉAMBULE

*D* EUX ANS après avoir écrit *Le Miel du lac*, je voulais consacrer ce deuxième livre à Pascal-Arthur Gonet que j'ai eu l'honneur, et la douleur, d'accompagner jusqu'au seuil de sa mort, en été 1992.

*Je voulais conjurer mon deuil de lui, en renouant avec l'écriture romanesque, à laquelle je croyais avoir renoncé définitivement. Je voulais commuer mon chagrin en un chant joyeux, en un hymne martial à notre amitié de mousquetaires. En poème d'amour aussi à ses enfants qui sont devenus les miens.*

*Entre *Le Miel du lac* et *À la Place du mort*, je ne souhaitais aucun lien. Je les considérais comme deux planètes éloignées l'une de l'autre, de couleurs différentes mais inscrites dans une même constellation.*

*Le destin en décida autrement.*

*Matteo, le fils de Pascal-Arthur, rendit hommage à mon premier roman en confectionnant, de ses mains et de son souffle d'artiste verrier, une soyeuse boule de verre brun et or, tavelée légèrement de bleu. Avant que je la suspende sous le ciel de ma chambre, à la confluence des lumières du jour et de la réfringence des lampes, je m'aperçus, tout chaviré et blême, que la fine écorce de ma planète couleur de*

*miel s'était brisée: un trou large comme l'ongle de mon index, ou comme l'Australie sur la surface du globe terrestre, me dévisageait d'un air triste. Un œil apeuré me regarde maintenant.*

*Le petit astre fut quand même rattaché au plafond par un long fil transparent. L'opération se fit de nuit, dans une pénombre d'abatement et de remords.*

*Il m'a fallu attendre les premières clartés du matin pour m'apercevoir que la malheureuse échancrure n'était point une bouche d'ombre, mais une porte. Un portail; un porche de cathédrale aux vitraux incandescents. Je pouvais désormais entrer dans la boule de Matteo, l'admirer de l'intérieur, et y prier.*

*Elle n'est plus une planète, mais une église circulaire, aux proportions impeccables. Elle est devenue le Panthéon de Rome, le Baptistère de Florence. Un magnifique trou, où s'engouffrent toutes les clartés d'un jour d'été, toutes les fées de nos contes enfantins, tous les anges.*

*Entre mon premier livre et celui qui commence, un lien accidentel, donc naturel, s'est créé malgré moi.*

*Cette brisure m'évoque la blessure que la mort de Pascal-Arthur a faite en mon cœur: à travers la plaie, on voit des lumières. Celles de nos enfances respectives, celles de toutes les enfances.*

*Mon histoire de boule de verre cassée nous rappelle aussi, par ses métaphores qui ressortissent à la science optique – par son allégorie verrière –, le vingt-quatrième*

*sonnet de Shakespeare, qui fut dédié à une femme et que j'adresse maintenant à Pascal, à son fils, à tout lecteur possible, à toute lectrice:*

Vois donc quelles faveurs les yeux ont faites aux yeux : mes yeux ont dessiné ta forme, et les tiens se sont faits fenêtres de mon sein, à travers quoi le soleil s'amuse à percer pour te contempler.

*Je fais le vœu que cet amusement solaire, amoureux et shakespeareien, serve maintenant d'égide, de phare surtout, au récit qui va suivre.*

LIVRE PREMIER



I

*Un peu de poudre eucharistique*

**P**ETITS POINTS BLANCS. Ce n'était pas que la coccinelle de la comptine de M<sup>lle</sup> Florian, à l'école de Montchoisi. C'étaient aussi les flocons tardifs du printemps au chalet des Haudères. C'était de la neige, mais là-haut, en Valais, on devait crier avec nos voix de six ans : « Voilà les giboulées ! » On les admirait à travers des fenêtres très vieilles dont le chambranle était en suif brun, et en mordant dans des tartines au beurre et au sucre.

Donc un goût de neige et de pain. Plus l'odeur tenace, capiteuse (insupportablement « hircine », disent les parfumeurs), de la chèvre à M. Janin, le fermier d'à côté qui sentait comme elle, et la faisait danser à la mode tzigane, sur un tas de rondins chaque samedi devant l'église : une jolie bête de foire, en somme. Elle lui rapportait un peu d'argent, mais un gros camion l'a écrasée misérablement, entre Vevey et Montbovon, le jour fatidique de mai où elle s'échappa de la deux-chevaux tandis que Janin faisait pipi dans les fleurs de colza en contemplant les montagnes.

Cette chevrette savante, cette deux-chevaux, et tous ces petits points blancs clignotent à nouveau en

ma mémoire trente ans après. La neige formait des mouches par millions; une pluie d'hosties du dimanche, le pain azyme de la sacristie qu'une main sacrilège aurait réduit en poudre et qu'elle-même répandrait sur nos crânes de servants de messe; ô éblouissantes bullettes de savon qui exploseront à la piquête de nos cils! ô myriade de comètes affolées qui traverseront le ciel noir des paupières juste avant la mort. Et puis une poudre vanillée d'enfance, le talc de maman quand je lui exhibais mon derrière de nourrisson sur la table à langer.

Je reviens à cette averse d'hosties comme il en figure en ces peintures du XV<sup>e</sup> siècle: on y voit les quatre Évangélistes et la Vierge déversant le grain de la Parole dans la trémie d'un moulin de meunier allemand. Je repense à cette chapelure de sacristie (était-elle bénite?) que Frère Édouard, le bedeau de mon collège, finissait par jeter dans la poubelle: « Autant de moineaux, de souris et de petits insectes qui iront tout droit au paradis », disait-il sans vraiment rire.

En ce temps-là, j'aimais ma religion, les curés, les sacristains. Je croyais aussi que Satan n'était pas tout à fait une fable. Que les centaines de sorcières qui avaient péri au XVII<sup>e</sup> siècle sur le bûcher de la Chamberonne, à Vidy, avaient dûment expié des crimes odieux. Elles avaient craché sur la croix, embrassé le cul d'un vilain sire déguisé en démon; pis, on leur avait administré des hosties noires, ainsi

qu'à des crapauds et des monstres à deux têtes. À des rats (à Vidy, il y a toujours des rats).

Or, c'est à cette eucharistie couleur anthracite que je songeais quand on me donnait à croquer, contre la colique d'été en Iran, les immémoriales pastilles du D<sup>r</sup> Belloc fraîchement importées de France. Des granulés de charbon, de petits points noirs. Le D<sup>r</sup> Belloc, avec sa barbe gentille et sa couperose, se métamorphosait en une espèce de Belzébuth.

*Petits points noirs*, fait justement le deuxième couplet de la chanson de M<sup>lle</sup> Florian. Petits points noirs, c'est moi, mes idées actuelles, la bête à Bon Dieu qui aurait grignoté des hosties du Frère Édouard. C'est Gilbert Salem qui se défait de ses pseudonymes, et prend chaque soir le trolleybus de six heures pour monter jusqu'aux corridors en béton de l'Hôpital de Beaumont – le plus laid des hôpitaux, celui, en tout cas, qui vous fait détester la mort avec le plus de véhémence, qui vous fait craindre la mort, car la mort y est incomprise.

Depuis plusieurs semaines, j'ai la sensation désagréable d'avoir rajeuni anormalement. Mal aux bras, mal aux jambes, plus précisément aux articulations – comme si à trente-huit ans je recommençais à grandir.

Comme si tout s'accélérait autour de moi : le mouvement de la foule, les vents, les événements, la fuite des saisons dans les arbres et les prairies, le chant des oiseaux, les heures où j'ai faim ou soif, celles itou où rien ne se passe. Oui, tout va plus vite, tout danse, et c'est moi qui mène le bal au cœur de

cette histoire lausannoise aux épisodes multiples, si nombreux que j'ai peur qu'ils ne se chevauchent, qu'ils ne la compliquent. Oui tout danse, je danse, je suis l'eau qui danse, je suis l'eau.

Et je rajeunis monstrueusement. Je régresse même en mes méditations quotidiennes: je referme saint Augustin et entonne des comptines qui ont trois fois dix ans, ou me surprends à raisonner comme Asia, une fillette de cinq ans citée par Ronald D. Laing :

- Je voudrais bien aller dans le passé.
- Pourquoi ?
- Là, on ne peut pas mourir.

À vrai dire, ma propre mortalité ne me préoccupe pas du tout. Ce qui m'enfièvre, c'est l'agonie insidieuse, tortueuse, si lente, si méchante de Pascal-Arthur. Je vais le retrouver chaque jour à l'hôpital depuis un mois et demi : de quoi va-t-il mourir ? Je n'en sais fichre plus rien au point où j'en suis. De la mort probablement. Elle seule compte à présent pour lui, et pour moi. On ne meurt pas de quelque chose. Quand on meurt on meurt.

Tandis que nous conversons, lui en son lit capiteusement édredonné, couetté, bourré de charpies, presque trop sévèrement amidonné, moi sur ma chaise en fer glacé – conçue tout exprès pour geler le fessier des amis fidèles –, ses médecins et infirmières vont et reviennent, lui prennent le pouls, lui disent à l'oreille des mots que je ne saurai jamais, et dont il ne me touchera rien.

Car il n'en aura lui-même rien retenu : Pascal-Arthur se moque de sa maladie d'ailleurs avec une certaine crânerie qui m'effraie. Seule compte pour lui l'étape d'après, celle qu'il est inconvenant de nommer, surtout par lui, le Pascal, qui est un protestant vaudois, un arrière-arrière-petit-neveu de Jean Calvin.

Dans ce pays qu'il aime de toutes ses forces, la mort rôde depuis la fin du Moyen Âge en orgueilleuse souveraine. Elle a présidé comme une fée de la fable au moment de sa naissance, à Lausanne, le 2 avril 1956. Son ombre indigo s'étoilait par-dessus le berceau.

Ici la mort est omniprésente, mais gare au rustre, à l'affreux profanateur qui la désignerait par son nom. En ce pays de vignes, d'eaux douces nacrées, de belles illusions océaniques et qui devraient faire pencher la balance de la pensée, celle des sentiments aussi, vers le sud des sens plutôt que vers le nord de la raison, on tait les choses fondamentales. On ne nomme pas la mort par son nom. La terre vaudoise est la capitale des euphémismes et des émotions rentrées.

Pascal se moque de sa maladie, même si elle vient de prendre un tour décisif. Il s'en moque en tout cas autant que de cette malheureuse télévision, haut perchée, tel un petit émerillon chaperonné, par-dessus son couvre-pieds blanc, et de la télécommande, qui s'empoussière à portée de sa main droite. Entre une soupe aux raves refroidie et un plateau de friandises qu'il n'a pas eu le courage de goûter (il a perdu les sens de la saveur et de l'olfaction hier soir).

La télécommande est toute raide et bête – un membre détaché du corps. La voici morte avant le mourant. Les infirmiers n'en reviennent pas, la plupart des visiteurs non plus : comment peut-on renoncer, quelques heures avant de disparaître, aux images du monde et de l'actualité ? Surtout quand on a voué sa vie au journalisme ! Monsieur Pascal-Arthur aurait-il également perdu la raison ? Ou le goût de vivre, qui se confond avec le goût des Actualités ? Non, il a perdu le goût tout simplement, la nuance entre le salé et le sucré.

Mais je ne réponds guère. À trois ou quatre personnes qui m'ont étourdiment posé ces questions hier, je comprends à présent qu'il n'aurait rien fallu rétorquer. L'œil flamboyant de Pascal me le défend : car même si les questionneurs m'ont pris à partie en dehors de sa chambre, sur le long balcon collectif où il n'est point interdit de fumer, ou dans les corridors de Beaumont ; ou même si je m'abstiens de rendre compte de leurs remarques à mon ami, lui a tout deviné. Il lit dans ma pensée mieux que jamais.

C'est de l'amitié élevée à sa puissance extrême qui permet cette clairvoyance-là, et cette transmission d'idées. Ce doit être aussi l'approche de la mort, avec ce qu'elle implique de peurs et de fascination, de rêves éveillés tantôt noirs tantôt illuminés, ce qu'elle impose d'impatience. Il y a entre nous un besoin inapaisé de reconnaissance, de grandeur, comme disait Ramuz.

Ne pas regarder la télévision ne passe même plus pour un crime mais pour une maladie. Et il est vrai que moi, qui n'en possède plus depuis plusieurs années, je ressens une sorte de complexe « culturel », quelquefois un sentiment de rejet, lorsque dans une conversation des allusions précises sont faites à un nouveau slogan publicitaire, à la coiffure modifiée d'une animatrice très connue, voire à la vie privée mouvementée d'un météorologiste. Mon incompréhension est prise soit pour du snobisme, de l'intellectualisme méprisant, soit justement pour de l'inculture. Pis : pour une « absence de culture populaire... ».

Je ne me vante même pas de n'être plus un télé-spectateur, même si j'affirme que c'est pour le restant de ma vie. C'est une option que j'ai faite, qui ne regarde que moi, que je n'édifierai pas en théorie ou en idéologie (je n'en ai ni les arguments ni l'envie). À ceux qui me la reprocheraient, je réponds que je n'aime pas rester assis devant une console qui s'autorise de penser à ma place. Et même lorsqu'au mois de février passé, Pascal-Arthur, revenant de Thaïlande après y avoir démasqué un réseau zurichois de tourisme pédophile, fut invité à dire son témoignage sur le petit écran, j'ai décliné l'offre de mes voisins d'aller l'écouter chez eux.

À cette époque-là, la pédophilie gangrenait l'Europe et la planète. Or ni les justices européennes ni les sociétés créées pour la combattre ne s'en préoccupaient avec sérieux. L'article de Pascal eut un grand retentissement, mais peu d'effet, en définitive : après sa mort, en 1992, les trafiquants

qu'il avait dénoncés furent acquittés, le témoin principal faisant défaut. La pédophilie n'allait devenir un « filon médiatique » que quatre ans après.

\*  
\* \*

Pascal-Arthur n'est pas encore mort, mais il est déjà un fantôme. Et un bon fantôme. Les flammèches orange de ses yeux bruns, sa voix cuivrée, douée de réverbérations qui surprennent tout de suite celui qui les entend ; son intelligence toujours en révolte, me poursuivent tard dans la nuit. Mais elles ne m'effraient pas, elles me consolent. Et puisque me voilà redevenu romantique comme à quinze ans, tout roule et m'enroule : cette voix, ces regards ambrés, ce feu singulier de l'esprit, épousent les halos du ciel et du lac Léman vus de ma fenêtre, le vol frénétique des fauvettes autour de ma maison, et l'écoulement de mes pensées. Ce sont des pensées de célibataire. Oui, tout pourrait se justifier comme ça.

(Avant d'oublier la fauvette et ses cris, je préciserai scientifiquement qu'elle fait « tit-tit-tuu ». Ce sont des ornithologues patentés et internationaux qui ont consigné ces sons aujourd'hui dans les livres les plus sérieux. Elle fait « tit-tit-tuu », jamais autre chose. C'est le son de la vieille flûte inca, c'est le chant des défunts.)



Pascal ne me considère comme un ami que depuis quatre années.

Auparavant nous éprouvions l'un pour l'autre une estime courtoise de gens élevés dans des milieux intellectuels et très « fortement bourgeois ». Voués à travailler dans une même entreprise, en un même bureau, mais avec des sensibilités divergentes, nous avons inauguré notre relation confraternelle par des propos plutôt désagréables. Je crois même que nous ressentîmes au premier jour une antipathie réciproque.

Il faut dire que lui a une figure pointue et moustachue d'enquêteur-fouineur. Que la mienne est ronde, glabre et replète, blettement littéraire. (Plus un trait ou deux supplémentaires qui évoquent indéniablement le mouton transhumant.)

Lorsque, au début, nous nous dévisagions pour échanger des mots anodins et débités d'une voix sèche et exagérément urbaine, un dessinateur perspicace nous aurait croqués l'un et l'autre comme deux personnages contrastés d'une fable d'Ésope par exemple, ou d'un conte anglais pour enfants : nous figurerions le duo animalier parfait : tels le loup et l'agneau. Ou la triade, qui inspira aussi La Fontaine, du *Chat, la belette et le petit lapin*.

La belette de la fable, c'était lui, puisqu'il voulait en ce temps-là prendre possession de tout, et tout de suite : je le vis accaparer, avec une autorité détestable, les trois quarts de notre bureau commun. En moins de trois jours, ma bibliothèque s'est rétrécie en conséquence. Car le nouveau venu était pressé, et il le faisait savoir partout à la ronde.

Le lapin rêveur, poltron et mollachu, c'était moi.

Quant au chat, ce fameux saint homme de chat rusé et bien denté qui devait nous croquer et l'un et l'autre au dernier acte, ce n'était personne. Ou alors un tiers sans importance. Aujourd'hui, puisqu'il faut se gratter le crâne pour repenser à tout ça, je me dis que ce chat-là était, qui sait ? la mort, ou Dieu, ou plus modestement le rythme où les choses vont autour de nous.

Une silhouette assez extraordinaire fit effectivement irruption, il y a une semaine, dans les couloirs jaune-gris-blanc de Beaumont. Elle traînait une faux monstrueuse, dont le bec de fer était pendu à son épaule, sans qu'apparemment elle en souffrît.

Elle a pu entrer en n'attirant l'attention de personne. (À Beaumont l'invisible est définitivement invisible.)

La voilà, elle est dans les murs. Elle est si contente de se trouver en des lieux dont on ne la chassera jamais (elle s'y sent en famille) qu'elle ne parlera pas. Elle jouera les bonnes filles d'autrefois. Madame la Mort est une brave femme vaudoise, une épouse modèle. Elle se tait à présent, parce que plus tard, quand elle se remettra à causer, elle s'arrangera pour décider du dernier mot. En ce pays où jamais rien ne se décide, c'est elle qui décidera et commandera.

Mais, cette fois, que commandera-t-elle, Madame le Rythme des choses ? Une armée réduite à son expression la plus ridicule, mais la plus inquiétante aussi, la moins ordinaire : un homme de trente-six ans qui se meurt sur un lit de douleur

dans un hôpital où l'on ne se préoccupe pas de l'âme, où le chagrin passe pour un vulgaire mal de tête. Et son copain, qui arrive chaque soir avec des cadeaux inutiles, des paroles consolatrices impuissantes, puis tente, avec gaucherie, de lui faire sentir sa compassion jusqu'au bout des horribles lumières hospitalières, si ternes, si opaques, vers la nuit qui elle sera claire. Bref, deux amis qui s'affectionnent, et qui vont se quitter.

Pourtant oui, à eux deux ils forment une armée, voire deux armées, deux flottes guerrières voguant de conserve. Car, avec son impressionnante moustache et les yeux qu'on sait, Pascal a l'air d'un général français victorieux de 14-18. Moi, avec mes yeux myopes de prince ottoman, ma corpulence d'eunuque, je suis le descendant de Tamerlan en personne. On me dit gentillet mais, si l'on creuse bien dans mon cœur, on y surprendra un tempérament de coupeur de têtes.

La mort ne pourra pas nous prendre en ses pièges car, avec ces forces meurtrières et potentielles que notre amitié rassemble, nous l'avons devancée. Remarquez que c'est une fine joueuse, une diplomate chevronnée. Exactement comme les épouses des vigneron vaudois. Plutôt que de nous tuer expéditivement avec ce qu'elle a nommé son « chasse-mouches », qui est une arme redoutable et dont la lame argentée se reflète sur les murs de la chambre d'hôpital, elle deviendra d'abord notre conseillère. Elle ira jusqu'à se retenir de nous faire peur. Elle nous consolera comme une marraine. Elle sera douce, la mort.

## II

### *Gina*

— **A**S-TU PEUR de mourir ?

Ma question a jailli involontairement. En la disant, je pensais à d'autres choses : à la tuyauterie compliquée qui cerne le corps de mon ami. À ce corps que la souffrance morale a resculpté, rendu plus majestueux. Il est en majesté, de même qu'on dit de certaines représentations du Christ qu'il est *en gloire*. Ses membres sont non pas amaigris mais affinés, sa figure et ses mains non pas pâlies par la maladie, mais nacrées, niellées, argentées, illuminées par cette grâce troublante qui embellit les mourants auxquels est octroyé le temps de méditer.

— Oui, fait Pascal, j'ai peur mais je ne l'aurais jamais cru. Il y a trois mois, quand la troisième femme de ma vie expirait entre mes bras, j'ai eu le temps de lui glisser dans l'oreille : « Ne crains pas, Gina mon amour, je suis là tout contre toi. Ça va arriver tout de suite, tu vas mourir mais il n'y a pas de raison d'avoir peur. Rappelle-toi Haïti, Jacmel, le marché aux fruits de Cap-Haïtien, les goyaves, et tous ces gens qui mouraient à l'hôpital que nous avons

visité ensemble à Cité-Soleil. Ils crevaient si facilement qu'on n'aurait pas dit qu'ils crevaient. Souviens-toi : il n'y avait pas de frayeur dans leurs yeux. Leur mort paraissait si douce. Imagine, Gina, que nous sommes à Haïti, pas en Suisse. Il y a les arbres à fruits, les mangliers et les vents chauds qui viennent de l'océan. Oui, il y a toutes sortes de fruits, il y a toutes sortes de vents, il y a tes amis qui ont faim et qui sont désespérés, il y a aussi tes amis qui chantent même quand il ne le faut pas. Tu entends la mer, Gina ? Tu vas mourir, mais c'est rien du tout. De toute façon, je te rejoindrai bientôt, et tu le sais. »

» Voilà ce que j'ai dit à Gina, avant qu'elle ne meure. Elle m'a regardé avec de grands yeux étonnés, mais je n'y ai pas lu de l'inquiétude. Oui, c'était de l'étonnement. Un peu d'amour aussi. On s'est une ultime fois embrassés, et puis elle est partie. Voilà, encore une fois, ma dernière histoire avec Gina. Je te l'ai dite au téléphone le lendemain, tu ne l'as pas oubliée, Gilbert, elle est inscrite définitivement dans les gènes de notre amitié. De cette amitié qui ne fait que commencer. Mais oui, notre amitié a maintenant des gènes ! Je regrette de ne m'en apercevoir qu'à l'instant où je vais partir.

» Mais je dois répondre à ta question : ai-je peur, maintenant que je dois passer à mon tour à la moulinette ? Oui, j'ai peur de mourir. C'est, plus qu'un sentiment psychologique, c'est une sensation physique d'abandon.

» Tout me quitte, ma chair me quitte, je perds le goût des aliments que cet hôpital me donne à manger ; j'ai des accès de fièvre continuels, et quand mes mains

touchent mes bras, mes jambes, je suis froid. Non, ce n'est pas moi que je touche. J'ai l'impression de toucher le corps d'un autre, d'un qui serait déjà nase. Parallèlement, je n'ai presque plus mal nulle part, mais je sais que ce sont les effets de la morphine.

» Oui, Gilbert, j'ai peur. J'ignorais auparavant que l'homme pouvait autant tenir à sa vie, même après deux ou trois années de résignation, de résolutions. C'est une peur qui secoue violemment l'esprit : elle fait comprendre, hélas ! toujours tard, à quel point la pensée est liée au corps.

» Quand, soudainement, j'éprouve des douleurs aux jambes, aux bras, au bas du cou, je me dis en un premier temps que la dose de morphine n'était pas suffisante.

» En même temps, ces souffrances récurrentes m'émerveillent : je me dis, Pascal, si tu as mal ici ou là, c'est que tu vis encore, et tu en as de la chance. Cela dit, je bénis les effets de la morphine.

» Quand vient le soir et que tu n'es pas là, quand ma mère et mon père sont absents, quand mes amis d'enfance Jacques et Xavier sont eux également absents, une mélancolie ancienne se mêle alors à ma peur. Je n'en parle jamais aux gens de l'hôpital. Même aux psychiatres patentés que l'État paie pour accompagner « dignement » et intellectuellement les mourants à la mort. Ils appellent ça figure-toi l'« esthétique de la mort ». Si je leur parlais de ce spleen crépusculaire et de cette crainte de partir, ils ne l'entendraient pas comme moi je l'entends.

» En même temps je me reproche d'être méfiant à leur égard. J'imagine bien que leur vocation est de

soulager des affligés qui ont ma gueule. La mort des patients est une sale affaire à gérer, surtout quand elle vise des jeunes. Il va de soi que je pardonne leurs balourdises. Je ne les aime pas, ne serait-ce que pour ce ton aigu-pointu de profs lausannois à la retraite qu'ils prennent tous pour sermonner les nettoyeuses portugaises de l'hôpital. Mais, au fond d'eux, ce ne sont pas des saligauds. Ils sont cons, prétentiards, pas vraiment des salauds.

» Mais s'il m'arrive un matin de vouloir les rassurer en leur déclarant que j'ai l'âme sereine et gonflée d'espoir, j'éprouverais de la honte à leur avouer, le soir, que tout a changé. Que j'ai l'âme chagrine et désespérée. Ils ne pigent rien à la brusquerie; la virevolte, ça les décontenance.

» Car il m'arrive d'avoir peur de fermer les yeux pour dormir, ou de me réveiller en sursaut à minuit passé en criant très fort le nom de mes enfants, ou de regarder la fenêtre de ma chambre, et de rêver de me jucher sur son appui pour faire le grand saut. Non, ils ne comprendraient pas ce sentiment de honte. Ils me diraient: « Calmez-vous, c'est normal, tout le monde ressent les choses comme vous. »

» Hélas! Gilbert, je suis dans le regret de t'annoncer que la mort fait peur même à des êtres insouciantes, cyniques, comme toi et moi. Plus que jamais, je te dis que notre vie en vaut la peine, toute moche qu'elle puisse nous être. C'est en la perdant que je comprends enfin qu'elle est belle.

» Plus je m'approche de l'instant où un employé des pompes funèbres nouera à l'un de mes orteils une

étiquette enrubannée, et marquée de mes nom, prénom, lieu de décès et numéro de tombe, moins j'ai des raisons de m'en réjouir. Mais, en même temps, je sais que je m'approche de mon squelette, qui ressemblera à tous les autres squelettes que j'ai vus, ceux de la guerre du Cambodge, mais aussi à celui qui était suspendu au plafond par un fil de fer à l'école, dans la salle de sciences, tu te rappelles : il avait un clou vissé dans l'occiput, et il se balançait drôlement quand on lui donnait des coups de poing dans le bassin, ça cliquetait comme dans les films d'horreur, ou alors plus aimablement, comme dans nos alpages au passage des vaches.

» Mes os, il n'y aura plus qu'eux bientôt, mais ça commence à m'indifférer. Je me sens calme. Cette maladie, qui veut obstinément me bouffer jusqu'à ce que ma peau se colle immédiatement à mes os, ne me préoccupe plus désormais. Je la dédaigne, car c'est une imbécile. C'est une maladie qui se dit mortelle et qui n'a rien compris à la mort. Je me sens calme, calme... non, j'ai peur aussi. Au fond, je n'en sais rien. L'agonie ne rend pas plus sage.

» En attendant, je ne donne pas l'impression d'avoir maigri. Parce que l'on m'administre à profusion de la cortisone qui, comme on sait, fait grossir les gens. Elle les fait même brunir de visage. Voilà pourquoi j'ai aussi l'air d'avoir longuement bronzé sur des plages grecques ou italiennes. Voilà pourquoi j'ai un peu l'air d'aller bien.

» Le fait reste que mes os et ma chair feront bientôt un. Mais, en attendant de périr, je me sens fier d'avoir encore quelques oripeaux qui sont moi.



Ils ne m'abandonneront pas avant la fin. Ils font que je suis moi, même en ces heures fatales où la décence voudrait que l'on ne soit rien. Que je ressemble un zeste encore à mon père et à ma mère, à ma fille et à mon fils. Que j'appartienne à l'heure où je te parle encore au monde des vivants. À la race des hommes. Et ça, c'est magnifique !

» Qui sait ? c'est peut-être en expirant que j'aurais enfin la conviction d'avoir réellement été un homme. Et quand je dis homme, je ne pense pas aux plus grands hommes. Je resonge simplement au petit corps en bois articulé qui nous servait de modèle à l'Académie des beaux-arts de Florence. J'avais vingt ans. Cette statuette en bois, qui a si belle ment inspiré De Chirico, pour ses *Muses inquiétantes*, me ressemble aujourd'hui plus que mes parents, plus que mes enfants. Aujourd'hui, il n'y a plus qu'elle qui puisse incarner et l'humain solitaire et ce qu'il y a de commun entre les individus.

» À l'heure où la technologie encourage les êtres à devenir des autistes, à télécommuniquer plutôt qu'à communiquer, à se transmettre des messages plutôt qu'à parler et s'embrasser tout bonnement, à se haïr sous le prétexte de la race, de la religion, de la richesse, de la pauvreté, de Dieu sait quoi encore, bref à l'heure où la communauté humaine disparaît, la petite marionnette de De Chirico luit dans mon crâne comme une dernière promesse. Elle luit dans l'obscurité comme ces petites madones phosphorescentes de Lourdes. C'est une relique. »

### III

#### *Haiti chérie*

**G**INA est morte la veille de Pâques pendant la nuit. Pascal l'avait serrée contre sa poitrine longtemps, de toutes les forces qui persistent dans ses bras, en lui chuchotant les consolations fatidiques qu'on sait, et bien d'autres choses. Elle a été sa troisième compagne, pas tout de suite son troisième amour (Pascal avait une conception arrêtée de la hiérarchie affective), mais elle devait le devenir à la faveur de la maladie.

C'est par la maladie qu'ils s'étaient rencontrés, qu'ils avaient tenté d'établir une vie commune, toute jalonnée d'aléas et d'embûches, et qu'ils avaient fini par s'aimer.

À croire que l'approche de la mort tisse des nœuds de plus en plus serrés. Que les coups de foudre ne sont que des vues de l'esprit.

Réponse de Pascal-Arthur, ce matin : « C'est bien à cause de la mort qui nous frôlait le bout du nez que nous sommes tombés amoureux l'un de l'autre. Il y a incontestablement du narcissisme dans notre histoire. Avec Gina, j'avais l'impression d'être devant un miroir commun, la mort. La mort est un

miroir sans tain ; il y a derrière quelqu'un qui nous regarde, mais on ne sait pas qui c'est. »

Gina était une jolie enfant de Jacmel, au sud de l'île. Yeux scintillants d'intuition et de candeur, yeux noirs à croquer comme des cerises, de la même couleur nuancée que sa peau soyeuse. Elle adorait farder ses larges paupières de khôl vert et or, ses lèvres de rouges fruités, ses ongles de vernis tantôt rose pastèque tantôt cyclamen.

À Lausanne, elle avait ouvert un salon de coiffure où beaucoup de ses compatriotes, ainsi que de hautes femmes noires d'Afrique, se réunissaient chaque jour pour le cancan et la confidence dévastatrice, pour la coquetterie et le quolibet sentimental. Telle une sorcière, Gina se procurait des gels et des laques, des fixatifs pour les cheveux dont la provenance était mystérieuse et l'efficacité miraculeuse.

Dans sa chambre à coucher de la rue des Échelettes, qu'elle partagea avec Pascal, sa table de maquillage en était garnie somptueusement. C'était un bric-à-brac multicolore, criard et odorant, de petits pots étranges et savants.

Après qu'il l'eut enterrée, mon ami ne voulut point d'autre chambre que celle-là. Jusqu'à l'heure où on l'obligea d'aller à l'hôpital, il y dormit avec une opiniâtreté qui défait toute remarque. Dans ce grand lit, où elle et lui avaient connu leurs tendresses et leurs détresses, il parvint à trouver les meilleurs sommeils d'avant l'hôpital.

En face se dressait une haute psyché ovale où Gina, chaque matin puis chaque soir, s'était évertuée à rehausser de teintes claires et vives le cognac

sombre de sa peau négroïde. À côté s'ouvrait une ample armoire garnie de robes et de foulards à teintes tapageuses, et dont s'échappaient des parfums sucrés. C'étaient ses odeurs à elle, qui lui survivaient. Et ce furent, pour Pascal, les ultimes liens olfactifs d'un homme avec la femme.

À la portée de sa main droite, sur un guéridon, se dressait la photographie de Gina, sertie dans un cadre à bordure dorée, et dont il ne se sépare plus. Elle y est belle telle qu'il l'aimait : pommettes saillantes, front offert à la lumière, yeux immenses, doués d'une exceptionnelle capacité d'étonnement. Ils m'évoquent (pour Pascal aussi ? je ne me permettrai jamais de lui poser la question) l'ange le plus féminin de la voûte de la chapelle Sixtine, celui qu'enlace le bras gauche de Dieu le Père à l'instant foudroyant où il insuffle la vie au premier des hommes. Des yeux stupéfaits, tels ceux de Gina quand Pascal lui a dit : « Maintenant, tu vas mourir. » Des yeux éblouis, apeurés, à cause du bras divin qui enserme un corps fragile contre une poitrine paternelle et céleste.

Depuis, cette photographie se trouve au chevet de Pascal-Arthur dans toutes les chambres d'hôpital où je vais l'assister. Non, elle n'est pas un fétiche, mais un lumignon d'église, une lampe témoin. Et quand je suis parti, quand ses autres proches ont quitté Pascal et que l'obscurité envahit les quatre murs, elle s'allume, un peu comme les statuettes dont on parlait plus haut, et que ma grand-mère rapportait de ses pèlerinages à la grotte de Massabielle, chez Bernadette Soubirous.

Avec ses yeux très noirs, sa peau très noire, Gina s'illumine à son tour, toute blanche, dans la nuit. Elle est à la fois la survivance d'une affection tragique et une lucarne sur le pays des défunts. C'est elle le miroir maintenant ! Elle s'est installée de l'autre côté. Elle regarde Pascal, elle l'aime, elle le console, elle l'attend. Pascal, lui, se demande chaque nuit : « Est-ce vraiment de cette femme que j'ai été amoureux, ou serait-ce de la mort directement ? De la sienne et de la mienne confondues ? Mais non, j'aime encore plus la vie, j'aime mes enfants. » Du coup, elle reprenait son regard de ténèbres, et il se bouchait les oreilles pour ne plus entendre son appel, son rire de rivière sauvage.

Car Gina avait une voix riante, un rire en cascade ou en volute qui charmait et se communiquait à tout le monde. Elle riait pour des choses qui n'en valaient pas la peine, ou souvent qu'elle n'avait point comprises elle-même, mais cela déferlait par instinct, pour le seul bonheur de déferler, de faire plaisir et de rassurer. Je l'ai vue envelopper ainsi, de son allégresse naturelle, même le caractère désabusé des infirmières et des infirmiers de l'Hôpital cantonal qui l'entourèrent jusqu'à sa mort.

Pascal, qui était soigné au même étage qu'elle (ce maudit dix-septième étage dont les vitres donnent sur le Léman et ses métamorphoses) venait lui rendre visite en chaise roulante deux ou trois fois par jour. Lui aussi aimait se laisser prendre à ses espiègleries gamines. Il redevenait heureux tout de suite. Il se détachait sans amertume de sa vieille gangue protestante, de ses roches alpines si belles, si hautes, mais si grises, si sévères. Pascal fondait de

nouveau au soleil des Antilles et souriait, rêvait de survies, de mariage.

J'assistais quelquefois à ces retrouvailles routinières du dix-septième étage. J'ai eu le bonheur de pousser, à quelques reprises et sur cinquante mètres, la chaise de mon ami, qu'on avait au préalable enveloppé dans un peignoir blanc. Et le rire de Gina nous faisait rire, dans cette chambre qui sentait le désinfectant et le médicament doux-amer.

Pourtant, dès que l'escorte des nurses et des médecins se dispersait, dès que nous nous retrouvions seuls, lui, elle et moi, l'éclat du regard de l'Haïtienne se mettait à se ternir inéluctablement, et par étapes. Gina se laissait envahir par des pensées qui n'étaient plus qu'à elle, qui étaient si lointaines que personne n'osait les deviner.

Plus que jamais, ses prunelles évoquaient pour moi l'ange effarouché de la Sixtine, ou alors un petit animal des forêts qui a perdu la trace de sa mère.

Croyant n'avoir jamais fait de mal à personne, Gina ne comprit pas pourquoi son ciel s'est si violemment assombri ; pourquoi une maladie mortelle, et qui était née de l'amour, s'est acharnée sur elle particulièrement, sur son corps harmonieux que tant d'hommes avaient désiré. Un corps qui n'appartiendrait dorénavant qu'au tombeau.

Cela après avoir été durant quelques années l'apanage très exclusif, très jaloué, de ce jeune diable à moustache de sapeur que fut Pascal-Arthur : un amant à l'ancienne, un paranoïaque qui a failli être plusieurs fois dangereux, un hussard exemplaire comme notre pauvre humanité ne cesse d'en perdre.